

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 40

Artikel: Ma maman et ma femme : (suite)
Autor: Matter-Estoppey, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217495>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENTRE NOUS, VOISINE...

LA gentille fillette que vous avez-là, Voisine, fraîche et rose comme une pêche, vive comme l'oiseau, habile à tourner l'omelette et bonne jardinière il semble! J'ai plaisir à la voir bêcher, sarcler, repiquer de si bonne grâce sitôt que le jour frappe à la fenêtre. Regardez un peu votre potager, tout verdoyant et gras de beaux légumes; mirez-vous dans les cuivres de cette cuisine, sentez le parfum du fruitier bien tenu où pas une pomme ne pourra... n'est-ce pas à cette enfant que vous devez la bonne façon de la maison depuis que le rhumatisme vous a mis à la retraite? Car nous voici de vieilles femmes ankylosées, Voisine, et force nous est de recourir à l'aide de la jeunesse.

Plait-il?... Vous eussiez préféré que votre fille ne fût point si bonne ménagère? Vous souhaitiez en faire une artiste?... Grand bien vous fasse! La chère petite l'a échappée belle! Les artistes, voyez-vous, ça ne se fait pas. C'est comme le « bouquet » du vin, ça veut la perfection. Et dame, vous savez, exception et perfection font rime riche! Allez, ne regrettez rien. Votre fille a manqué son diplôme pour une vêtulle, mais elle n'en sait pas moins goûter le charme d'un beau livre...; hier soir, sous la lampe, elle lisait Jocelyn, elle n'est pas « douée », comme on dit, pour la musique, mais elle s'enchantait de celle du vent dans les feuilles.

Son âme claire et franche ne connaîtra pas l'amertume des faux succès et des absurdes vanités qui gâchent tant de jeunesse; vous la verrez s'épanouir à vos côtés selon ses goûts qui sont les meilleurs parce qu'ils sont naturels, ceux d'une femme intelligente et bonne, sensible à l'infinie beauté de la nature, mais assez sage pour ne pas méconnaître l'agrément, la nécessité d'une maison aux murs nets, où le rôti fleure bon à l'heure du repas et où sourit le plaisir de vivre!

Foin des pianoteuses, des peintres couleur de rose et de l'art en carton-pâte, faites une bonne femme de votre fille, Voisine, et nous lui trouverons un bon mari! L'Effeuilleuse.

N'annoncez pas! — Madame est-elle à la maison?
— Oui, monsieur, vous la trouverez au salon; veuillez y entrer.

— Mais il me semble que vous devriez m'annoncer.
— Je le veux bien, monsieur; mais alors je ne réponds pas que madame soit à la maison.

Vers le suicide :

Monsieur. — Il m'est venu, ce matin, une idée.

Madame. — Bah!

— Voici venir l'ouverture de la chasse; je vais me payer un bon fusil.

— Mais, tu en as un, celui de l'an dernier?

— Mais c'est un fusil d'amateur, un fusil à... mineaux! Je veux une arme sérieuse, pour le gibier à poil, pour la grosse bête!

— C'est ça..., pour te blesser!



CLLI FARCEU DE PETENQUIEN

(Patois d'Aigle)

LEN étai on têt terriblio! N'avai ein teta que di dieuzéri, et n'étai dzoieu que quan l'avaivé atrapâ on daderidou ou n'a pouëra choûma.

L'è lhi qu'avai fé medzi du tsin retî à ce fin mor dé Pacot, on dzor que l'étai von à la tsaffe, que lo Pacot l'a todzor sotenu que cein l'âi avai fé manquâ na lâivra, pô cein que l'a dû s'arretâ de merî por... vo mè compréindé!

L'è lhi assebin qu'avai boueta, au mâitin de tsemin, dévan la fordze, on fer à tsevu sortiin de fû por que Pincette le ramassé. (L'étai retzo, cé vilhio, mâ pequâve tot parâi têt cein que n'étai ne trau tsand, ne trau pésan.)

L'étai lhi égalamein que recommandâvé de ne pas fère tant de peuffa à clli pouë choûlon de Verzatze, que navattâvé dein on got, on dzo de rioula.

Mon Pétenquien a z'u, on iâdzo, l'idée de covâ, mâ lé felhies ne volioint rein ouëré, cà l'avai tant crouie leinvoué et savai tant bein le dessuyi que l'en avon toté pouâiré. L'âi a falliu sé conteinta de la Djanette, qu'étai on pou endormiâ, ma bouenne quemein le pan, quan lé bon. L'on fé la noce, et, au repé, l'on tant ri que l'âi avai lo rio pé lo pâilo.

Pouâi, quemein la Djanette avai quoque ardzein, l'on volliu fère on tor de nocé, tant qu'à Dzenèva, et l'on modâ à Velanauve, preindre le bateau. Mâ Pétenquien l'étai dza chou dé sa fenna; te la lassa sù l'einbarcadère (quemein dion) et fâ seimblian d'allâ devesâ à capetaino. En revegnien, prein on avi capot po dere:

— Quemein faut-é fère? L'âi n'â plus que n'a pliace sù lo bateau?

Et la pouëra modze de repondre, lou dou man sou son feudar:

— Va pire cholet, mon Vincent, t'é que te n'â pa pouaire de l'évoué. E. R.

MA MAMAN ET MA FEMME

(Suite.)

Suzette. — Oh! une visite rudement longue...

Mme Morel. — Ah, ils resteront quelques jours avec vous?

Suzette. — Quelques jours, oui, toujours...

Mme Morel. (Stupéfaite). — Le jeune ménage n'habitera jourtant pas ici?

Suzette. — Mais, bien sûr! Où voulez-vous qu'il aille?

Mme Morel. — Faites son nid ailleurs. Les oiseaux, quand les plumes leur ont poussé, quittent leurs parents et bâtissent un autre nid pour le nouveau ménage. Prenons exemple sur eux!

Suzette. — Oh, vous arrangez bien les mamans. On ne dirait pas que vous en êtes une.

Mme Morel. — Mais, c'est justement parce que j'en suis une que je parle ainsi. Tous mes enfants

auraient voulu m'avoir avec eux, mais j'aime mieux être seule. Les jeunes ont leurs habitudes, les vieilles ont les leurs. C'est quelquefois pénible, la solitude, mais c'est si bon, l'indépendance. Je vais où je veux, je reçois qui je veux.

Suzette. — Oh, ça va bien quand on a la santé...

Mme Morel. — Eh bien, quand on est malade, nos enfants peuvent venir nous soigner. — C'est votre fils qui a désiré vivre ici?

Suzette. — Oh, je ne lui ai pas demandé son opinion. Cette maison est à nous. Mon mari l'a eue au partage. Elle a été bonne pour nous; est-ce qu'elle n'est pas bonne pour mon fils et... sa femme?

Mme Morel. — Oui, certainement, s'ils y étaient seuls...

Suzette. (Vivement). — Alors, c'est moi qu'il faudrait que je m'en aille?

Mme Morel. — Non, au contraire, les vieux gardent le vieux nid; c'est leur place et c'est leur devoir, mais les jeunes en bâtissent un nouveau. — Vous n'avez pas un second appartement, une seconde cuisine?

Suzette. — Oh, c'est bien sûr que, s'il le fallait, on pourrait toujours s'arranger autrement. Mais, est-ce qu'on a besoin de deux cuisines, rien que pour les trois?

Mme Morel. — Ce serait préférable, ma chère Suzette, car c'est là que votre bru aura ses idées et vous les vôtres, et, si l'une ne cède pas, ce seront des discussions pénibles à tout propos.

Suzette. — Auguste a l'habitude des bons petits plats que je fais mijoter pour lui. Jamais cette... sa femme ne saura lui en faire de pareils.

Mme Morel. — La pauvre petite!

Suzette. — C'est ça, plaignez-la, à présent. Elle sera tant malheureuse: rien de ménage à faire, puisque c'est moi qui m'en occuperai. Elle pourra jouer à la dame, dormir le matin, se promener le tantôt; et puis, plus tard, je serai bonne pour garder les gamins. On sait bien à quoi servent les grand'mamans.

Mme Morel. — Ça me navre de vous entendre parler ainsi. Croyez-en ma vieille expérience: Suzette, vous serez tout malheureux ici, vous, parce que vous perdrez votre indépendance, votre belle-fille, parce qu'elle ne sera pas maîtresse chez elle et votre fils, parce qu'il sera pris entre vous deux et qu'il ne saura pas que faire pour bien faire et pour plaire à sa femme sans blesser sa mère...

Suzette. — Que me dites-vous là?

Mme Morel. — Oh, je sais ce que c'est: j'ai un fils. On perd beaucoup quand ils se marient. Les filles nous reviennent toujours, les garçons quelquefois. Si vous voulez conserver l'affection du vôtre, faites le beau geste, Suzette, réparez votre seconde cuisine et donnez aux tourtereaux le petit nid du second étage. Votre fils travaille en ville, votre belle-fille a d'autres habitudes. Continuez votre petit train toute seule. Vous êtes forte, vaillante. Si vous êtes malade, les jeunes vous soigneront. Invitez-les quelquefois, allez leur faire visite souvent, mais laissez-leur faire leurs expériences. Vous serez bien plus heureuse, et eux aussi.

Suzette. (Bouleversée). — Monteh, monteh, vous me remuez tout mon commerce. L'appartement d'en-haut, il a une chambre de moins, et puis, il est mansardé.

Mme Morel. — Qu'est-ce que ça peut bien faire! Les amoureux ne sont pas si exigeants. Le bon-

heur et la liberté leur vaudront mieux que tout.
Suzette. — Et, s'ils allaient ne pas être contents ?
Mme Morel. — Avec ça ! Moi, je vous en répons.

Suzette. — Mon Auguste qui est tant habitué à mes petits plats...

Mme Morel. (Finement). — Il les appréciera d'autant plus quand il aura goûté autre chose.

Suzette. (Presque vaincue). — Monteh, monteh, vous me bouleversez toute avec vos idées...

Mme Morel. — Tant mieux, c'est bon signe ! Vous me remercieriez, Suzette, vous verrez ! (On entend un coup de sonnette.)

Suzette. — Euh, les voilà ! Ne partez pas, Madame Morel, je me sens toute abandonnée !

Mme Morel. — Mais, je ne veux pas rester ici. Je vais vite dans cette chambre et je m'en irai quand ils seront dedans. (Elle disparaît à droite, tandis que Suzette sort au fond.)

M. Matter-Estoppey.

LE COMPTOIR DE 1922

Il pleuvait. Le Comptoir, sous la brume imprécise, Apparaissait maussade, ainsi qu'une prison. Après l'averse grise, une autre averse grise Alourdissait les plis des drapeaux. Un frisson Secouait les tilleuls, au long des avenues. Il pleuvait. Il pleuvait toujours. Les Lausannois Anxieux, regardaient se déverser les nués. Une angoisse étreignait le cœur des vrais Vaudois.

Là-haut, dans le Jorat, assis devant sa grange, Sami fume sa pipe et regarde pleuvoir.
Pas moyen de faucher le regain. Ça dérange. Tous ses plans. Mais Sami ne se fait pas du noir Pour des riens. Il appelle : « Ecoute-voilà, Marianne, Par ce temps, tout de même, on ne fait rien par là. Que dirais-tu d'aller faire un tour par Lausanne, Visiter le Comptoir ? C'est mercredi. Voilà Le Conseil fédéral qui fera sa tournée. Ça me ferait plaisir de le voir. »

— Eh ! mon té !
Dit Marianne, on pourrait bien perdre une journée Sans regretter son temps.
— Alors, c'est décidé.

Donc, le jeudi matin, la Grisé, sous l'averse, Secouant ses grelots, trottaît allègrement. On arrive bientôt à Lausanne. On traverse Le Bugnon, le Tunnel, a Beaulieu, vivement, Marianne et son mari, par le plus court, se rendent. « Le Conseil fédéral ne veut pas tant tarder, Dit Sami à sa femme, et bien sûr qu'ils descendent Tout droit au Carnotset. C'est là qu'il faut aller Pour ne pas les manquer. »

Toujours obéissante, La Marianne le suit.
« C'est rudement joli, Là-dedans, qu'en dis-tu ? Et toutes ces servantes En costume vaudois, ça fait rude plaisir. Une demi-bouteille, et du tout bon, ma mie ! Et pis, dis-voilà, Marianne, on pourrait bien manger Un morceau ! Y paraît que là-bas, à la boulangerie, Y font tout à mesure ; on peut se régaler Tout chaud. Va voir chercher de ces bonnes salées Au fromage... Eh ! voilà le cousin Frédéric De Boussens. On va boire une bonne verrée Les deux. Qu'en dis-tu, Frédéric ? Tiens ! voici L'assesseu et sa femme. On va trinquer ensemble. On sera bien au chaud dans ce coin. On va voir Arriver ces Messieurs du Conseil fédéral. Y me semble Que c'est le fin moment. On verra le Comptoir Après, on a le temps ! »

L'Elise et la Marianne N'aiment rien tant le vin :
« On s'en va faire un tour Par là-haut. Y paraît que la tante à la Jeanne Du Moulin a goûté du café, l'autre jour, Bon chaud, près de l'entrée, et pour rien. Une tasse Nous ferait bien du bien. On va vite les deux Voir si on peut trouver le coin. »

Mais le temps passe. La Marianne rencontre une nièce, un neveu, Et l'Elise une tante. Il faut faire une halte Tous les dix pas.

« Monteh ! nos hommes seront loin ! S'écrie enfin l'Elise. Et le café de malte Qu'on n'a pas dégusté ! »
Mais là-bas, dans leur coin, Sami et Frédéric ont vidé leur bouteille. Et puis, ils ont trouvé des amis. « A présent, Y s'agit d'écouter de toutes ses oreilles Et de bien regarder : Voici le Président, Mossieu Haab. Et voilà Mossieu Chuard qui parle. Il a bonne façon. C'est un tout bon Vaudois, Et pis, qu'y parle bien, charrette ! »

« Ah ! voilà Charles, Notre boursier, qui entre... Eh ! bien, pour une fois Qu'on est là tous ensemble à la pinte vaudoise, Voisins, y nous faut boire à la bonne santé De nos autorités... Ah ! voici nos bourgeois ! Alors, vous avez bu ces tasses de café ? »
« Eh ! là non ! Mais on va retourner, hein, cousine ? Nos hommes n'ont pas l'air de s'ennuyer de nous ! »
Cette fois, elles vont tout droit vers les cuisines Et boivent leur café, enfin ! Puis le remous De la foule les pousse au fond, à droite, à gauche, Au haut de l'escalier, dans le grand hall vitré. Et le temps passe vite. Elise se reproche D'oublier son mari.

« Quelle horreur ! il est midi passé ! Y doit être en souci, y me cherche peut-être ! Retournons voir là-bas, quand même ! »

Frédéric
N'a pas l'air malheureux. Un bon parfum pénètre

Dans la cave où l'on est bien tranquille, à l'abri De la pluie :

« On a fait préparer la fondue Pou quatre ; arrivez donc, c'est prêt, on vous attend ! »
« Vous êtes toujours là ? Nous qu'on est revenues Comme ça, par hasard, vous chercher là-dedans ! Mangeons cette fondue, elle a l'air rude bonne ! Après, on ira voir les machines, là-bas, Tous les quatre... »

« Alors non ! Marianne, tu raisones Comme les femmes. Nous, on est trop bien par là. Tu vois, on est au chaud, on entend la musique, Les chansons, les discours ; c'est tout ce qu'il nous faut Pour le moment. »

Après une vive réplique, Les deux femmes s'en vont en maugréant : « Il faut Les prendre comme ils sont, dit Elise. Ah ! ces hommes ! « Lo melhiô né vaù rein » disait ma mère-grand. Regarde-voilà ces fleurs, et pis ces belles pommes, C'est des Grand-Alexandre. Et ce raisin qui pend Comme à la vigne. »

« Et là, on dirait la montagne, C'est rudement joli, ces plantes, ce chalet. Ça me fait repenser à la tante d'Antagne, Tu te rappelles bien, dans le temps, on allait Au Jeûne, la trouver... »

« Eh ! cette maisonnette, Y paraît qu'on y vend du thé et du café Avec du bon gâteau. Tu sais, j'ai la garguette Comme un séchon. Si j'avais avalé Quatre poires goûtes, ça ne serait pas pire. Nos hommes font la fête à leur façon. Nous deux, On va se régaler à la nôtre. Et pour dire Qui a le plus raison, pour sûr, ce n'est pas eux ! La Maison du Soldat est pleine. A chaque table, On se serre et l'on mange en dégustant son thé. Puis les deux femmes vont visiter les étables Où le bétail de choix attend d'être primé. Et puis, il faut passer dans le hall des machines Et ne pas oublier la laiterie, au fond.

On goûte le fromage. On trouve des cousines De Sottens. « Eh ! mon té ! que dites-vous de bon ? Retournons voir là-bas manger quelques meringues En buvant du café, pour causer un moment. »
« Pour sûr, on a le temps. Nos hommes sont des brin-Des pèdes ! Nous, au moins, on cause sensément. »
Mais pourtant, à la fin, il faut penser à l'heure. Vers la cantine, ensemble, on va sans se presser. « Eh ! ti possible au monde ! Il est passé six heures ! Dit Fanny. Mon Uguène est pour sûr engringé ! Quand il est par dedans, y n'aime pas attendre. Mais bien sûr qu'il aura retrouvé les cousins A la pinte vaudoise ; on va vite y descendre. »
En effet, ils sont là, cousins, amis, voisins, La table est complète. Et l'on cause et l'on chante. « Bien sûr qu'y pleut toujours, là dehors, dit Sami. Revoilà ma bourgeoise ! Alors, tu es contente ? Tu as tout vu ? »

« Bien sûr que j'ai tout vu ! Ma fi, Tu sais, Sami, tu es un rude tatipôte, Et vous aussi cousins... Y ferment le Comptoir ! »
« Déjà ? Ma foi, tant pis ! Y n'y a que les modzes Et le motoculture que j'aurais voulu voir. »
« Y faudra revenir pour ça une autre année ; Qu'en dis-tu, Frédéric ? On a eu du plaisir ! »
« Un rude plaisir, oui ! »

A chacun son idée !
On a trinqué avec Mossieu Haab, ça suffit ! »
Suzette à Dian-Samuiet.

Repas d'invités. — Mme X. : M. Z., encore un peu de Soissons ?

— M. Z. : Je vous remercie, Madame. Ils sont excellents ; mais je craindrais de faire sauter le canon !

Il a ri. — Il a dû bien rire quand vous lui avez rappelé cette circonstance.

— Oui, il a ri comme une « baleine » qui se « cache à l'eau » en criant : « c'est assez ! »

Un ou deux. — Vous avez un frère, monsieur ?
— Oui, madame, j'en ai un.

— Un seul ?
— Mais, oui, madame.
— C'est étonnant ! J'eus dernièrement la même question à Mlle votre sœur, qui me répondit qu'elle en avait deux.

UN SINGULIER LANGAGE

EST un fait qui tient de la psychologie des foules, que lorsque plusieurs personnes, de conditions parfois très diverses, se trouvent pendant un temps plus ou moins long en contact, il se forme presque automatiquement un langage spécial, dont les mots, parfois très expressifs, servent à désigner des objets d'un usage très courant. Ainsi en est-il du service militaire.

La troupe réalise parfaitement ce rassemblement d'hommes aux conditions si diverses, aux idées si divergentes. Et nul n'ignore le langage très spécial adopté par les hommes de troupes pour désigner leurs effets d'équipement.

Un fusilier ne parlera jamais que de son *flingot*. Par contre, un tringlot ne désignera pas autrement son sabre que par le mot de *banca* ; est-ce là une image pour dire qu'à force d'aller à cheval, le tringlot devient banca, et qu'on le reconnaît à son banca ? Un canonier parlera toujours de son *coupe-choux*. Il est vrai que les canoniers sont fort souvent ordonnances de cuisine.

Mais passons. Ce sont là des termes devenus si connus que tout le monde les comprend.

Où la psychologie des foules intervient, c'est lorsque ces hommes rassemblés cherchent des expressions pour désigner par des termes mystérieux pour le commun des mortels un phénomène quelconque :

Ainsi : *Voilà la flotte qui prend des tubes*, signifie : voilà la pluie qui vient. La flotte est une assez jolie image pour désigner la pluie. Mais la flotte qui prend des tubes est peut-être une expression propre à l'artillerie, ou en général aux troupes montées, dont les hommes sont porteurs de guêtres en cuir qui n'ont pas tardé à être appelées des tubes. On voit la suite : prendre des tubes, c'est mettre ses guêtres pour partir. D'où : *la flotte qui prend des tubes*, la pluie qui part ou qui vient.

Une autre expression particulière : *Tiens, le capitaine est encaroubié*, qui signifie : le capitaine est de bonne humeur. En 1918, le peu de fourrages avait obligé notre intendance militaire à faire donner aux chevaux de la caroube, ce fruit légèrement sucré du caroubier. Or, il est avéré que le commandant de certain escadron était fort souvent d'une *humeur de poivre* (!). Il était donc fort naturel que les sous-ordres trouvaient immédiatement une expression sucrée comme la caroube pour qualifier ce fait assez rare de voir le capitaine en heureuse disposition d'esprit.

On se souviendra fort longtemps dans certain village du Pays de Vaud qui eut cette année, à loger une compagnie d'infanterie genevoise, de certaine expression qui vient bien de l'argot : *Tiens, v'là cinq plombs qui tombent de la dégoulinante*. La dégoulinante, c'est l'horloge du village. Les plombs, ce sont les heures. Dire que des heures tombent d'une horloge est une expression fort poétique. Mais aller jusqu'à appeler une horloge une dégoulinante, et des heures des plombs, c'est pousser les choses un peu loin. On trouve, il est vrai, dans certain lexique sur l'argot parisien, le terme de *plombe* employé à la place d'heure. C'est un terme de bagnard, utilisé dans les prisons par ceux qui sont sous les verrous, *sous les plombs*, pour désigner les heures. C'est là la seule origine possible de ce mot étrange.

Le terme de *niolo* employé à la place d'alcool, dérive incontestablement du patois enniolé, qui signifie ennuyé, embêté. Car, boire de la *niolo*, c'est ne pas tarder à être enniolé par les officiers, et à passer au *star* ou à la *villa des Roses*.

Mais une autre appellation dont il est difficile de trouver l'explication, et que nous ne nous chargerons pas de mettre au clair, c'est la coutume assez répandue d'appeler le capitaine 22, le premier-lieutenant 21 et le lieutenant 18. Pourquoi ?
(A suivre.) R.-H. Raymond.

SHAKESPEARE EST-IL L'AUTEUR D'HAMLET ?

Les journaux américains nient la paternité d'*Hamlet* à Shakespeare. Les Hollandais sont sceptiques. En Irlande il n'y a pas de doute : le drame qui fait la gloire de l'écrivain anglais serait l'œuvre d'un fils de la verte Erin, d'un poète de Limérick.

Voici d'ailleurs une vieille affiche trouvée dans les archives de Kilkemy :

Théâtre Royal de Kilkemy.

« Par la troupe des comédiens de sa Majesté, le samedi 14 mai 1793, sera représentée, sur la demande de plusieurs respectables habitants de cette savante métropole, au bénéfice de Monsieur Kearus, la tragédie d'*Hamlet*, originellement écrite et composée par le célèbre Dau-Hayes, de Limérick, et insérée par erreur dans les œuvres de Shakespeare. »

Tous les dictionnaires sont unanimes pour attribuer *Hamlet* à Shakespeare. Cependant les dictionnaires peuvent se tromper. Ils se trompent grossièrement lorsqu'ils nous montrent Laure de Naves immortalisée par Pétrarque. Or, Laure, l'amante du poète était fille de Henri Chabeau, seigneur de la Cabrières, d'environ douze ans plus jeune que Laure de Naves, mariée à Hugues de Sade.
L. M.